

Le Banquet de Platon

L'AMOUR CHEVALERESQUE

Cette théorie, que nous appelons ainsi par la ressemblance qu'elle présente avec la Chevalerie Moyenâgeuse, est exposée surtout dans les discours de Phèdre et de Pausanias. Les sentiments qu'elle met en jeu sont ceux de l'honneur, de la fidélité, du respect des engagements pris. C'est par peur de la honte qu'on évite les mauvaises actions, c'est pour l'éviter qu'on met son point d'honneur à en faire de belles. Or il n'est pas de plus grande honte que d'être surpris par son ami en train de commettre une vilénie, et pas de plus grande fierté que de mériter son estime par des exploits. Car nous sommes bien plus sensibles au Jugement de notre ami qu'à celui de nos parents ou de nos camarades. Ainsi l'amour fondé sur l'estime réciproque engendre-t-il de nombreux hauts-faits et est-il extrêmement bénéfique pour l'Etat :

« Si donc il existait quelque moyen de constituer un Etat ou une armée avec des amants et leurs aimés, il serait impossible à des hommes... combattants en compagnie les uns des autres, de ne pas, si peu nombreux fussent-ils, mais animés de tels sentiments, être vainqueurs de l'humanité entière ! C'est que pour un amant, être vu par son bien-aimé, en train soit de quitter le rang, soit de jeter ses armes, serait à coup sûr plus difficile à accepter que si tous les autres en étaient témoins, et, plutôt que cela, il préférerait cent fois mourir. Quant à abandonner sur le champ de bataille son bien-aimé, à ne pas lui porter secours quand il est en péril, il n'y a pas d'homme assez lâche pour ne pas être, sous l'influence d'Amour lui-même, divinement possédé d'une poussée de vaillance, au point d'être pareil à celui qui est naturellement le plus brave. » (178 c - 179 a)

Telle est la thèse de Phèdre. Si elle n'est pas fausse, elle a du moins le tort de supposer que les relations amoureuses sont toujours nobles, bien plus, qu'il y a une relation de cause à effet entre la passion et la noblesse du cœur. C'est peut-être un peu simplifier les choses : si un noble amour entraîne de nobles actions, encore faut-il qu'il y ait d'abord un noble amour ! La préoccupation de Phèdre est donc surtout apologétique, mais l'idée est lancée d'un amour où le principal ressort sera l'estime réciproque, idée que Pausanias va reprendre en l'approfondissant. Pour ce dernier tout amour n'est pas forcément estimable. Il faut distinguer au contraire deux sortes d'amour, l'un qui émane d'Aphrodite la céleste et qui est très beau, l'autre qui émane d'Aphrodite populaire et qui est vil. La différence qui les sépare réside beaucoup moins dans leurs manifestations extérieures que dans les sentiments qui les animent. Ainsi, tandis que Phèdre, beaucoup trop superficiellement, se contentait de justifier l'amour masculin par les heureux effets qui en résultent, Pausanias, avec beaucoup plus de pénétration, se demande à quelles conditions doit satisfaire l'amour pour que ses effets soient heureux et qu'il puisse être qualifié de beau. Et, d'une façon très complète, il nous donne une description des deux façons d'aimer.

Pour ce qui concerne l'amour populaire, ses réalisations ont lieu « à l'aventure » ; s'y livrent les gens « qui n'ont pas de valeur » — « *Les gens de cette espèce, en premier lieu, n'aiment pas moins les femmes que les jeunes garçons ; en second lieu, ils aiment le corps de ceux qu'ils aiment plus que leur âme ; enfin autant qu'ils le peuvent, ils recherchent les garçons les moins intelligents, car leurs visées vont uniquement à l'accomplissement de l'acte, mais ils ne s'inquiètent pas que ce soit ou non de belle façon.* » (181 b)

Au contraire ceux qui relèvent de l'Amour céleste se reconnaissent à ce qu'ils se tournent exclusivement vers le sexe mâle « *chérissant le sexe qui naturellement est le plus vigoureux et a davantage d'intelligence... ils n'aiment les jeunes garçons que lorsque ceux-ci ont déjà commencé d'avoir de l'intelligence, ce qui se produit au voisinage du temps où la barbe leur pousse, preuve, si je ne me trompe, que chez ceux qui ont attendu ce moment pour les aimer, il y a eu volonté de se préparer à passer ensemble leur existence entière, dans une complète communauté ; et non pas, après avoir dupé celui dont on a pris au piège la naïveté irraisonnée, de s'en aller, en se moquant de lui, courir à d'autres amours !* » (181 d)

De ces deux portraits se dégage le code auquel doit obéir le parfait amant : aimer l'âme plus que le corps et avoir de la constance dans son amour. Mais à ces devoirs de l'amant correspondent les devoirs corrélatifs de l'aimé :

« *On estime qu'il est vilain d'avoir été vite conquis ; on veut que du temps s'écoule excellent moyen d'épreuve, pense-t-on, dans la plupart des cas vilain encore de se laisser séduire par l'appât de l'argent ou par des puissances d'ordre politique...* » (184 a)

En fait il n'y a qu'une façon honorable de céder aux vœux d'un amant, c'est lorsqu'on le fait par estime pour lui, et dans l'espoir qu'à son service « *on deviendra meilleur soit par rapport à quelque forme du savoir, soit par rapport à tout autre domaine du mérite* » (184 c).

Dès lors s'établit entre l'amant et l'aimé une sorte de contrat où chacun d'eux a des obligations inhérentes à son état, où chacun d'eux a des droits sur l'autre mais est en même temps assujéti à des devoirs volontairement acceptés. L'amant devient un guide et un protecteur pour son aimé ; celui-ci, un « second » tout dévoué à la défense de la personne, de la réputation, des intérêts moraux ou matériels de celui qu'il aime.

« *Quand, en effet, sont parvenues à coïncider les dispositions de l'amant et celles du jeune garçon, chacun d'eux ayant sa règle à lui, le premier de prêter au garçon qui a cédé à ses vœux son assistance pour tout ce en quoi il la lui prêtera à bon droit, l'autre de seconder, pour tout ce en quoi à bon droit il le secondera, celui à qui il doit son savoir et sa vertu ; le premier capable de faire avancer son aimé intellectuellement et eu égard à tout mérite en général, le second ayant besoin d'avancer quant à l'acquisition de la culture et du savoir en général ; oui c'est alors que... ce résultat se réalise, que ce soit de la part d'un jeune garçon une belle chose, d'avoir cédé aux vœux de son amant.* » (184 d-e).

Telle est l'union parfaite préconisée par Pausanias. On voit que ce qui la caractérise, c'est d'une part son aspect volontaire, réfléchi – l'emportement de la passion n'y joue aucune place – c'est d'autre part les sentiments de justice et d'honneur qui la dominant. Il y a là une sublimation de l'amour qui ne peut manquer de faire penser à l'amour du Chevalier médiéval pour sa dame. Mais, aussi belle, aussi noble que puisse être cette conception, ne peut-on lui reprocher sa froideur, son manque de tendresse ? Ce défaut ne se retrouve plus dans la théorie de l'âme-sœur qu'expose Aristophane.

Cet extrait est tiré d'un article d'André Claude Desmon « Le Banquet de Platon » – Partie III : Le contenu positif du Banquet – Sous-titre 2 : Aspect apologétique et moral – pp. 170/172 du numéro 63 de la revue Arcadie (mars 1959)